

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Les Souffrances de Job

de Hanokh Levin

Mise en scène Laurent Brethome



Dossier réalisé par **Viviane Sanchez**, Professeur-relais du jumelage, **Magalie Crouzet**, chargée du secteur éducatif de l'Hexagone Scène nationale de Meylan 04 76 90 94 24 - service-educatif@theatre-hexagone.eu et **Nathalie Soulier** pour la mise en page.

SOMMAIRE

- I. Biographie de Hanokh Levin
- II. Les textes de Hanokh LEVIN traduits en français
- III. La compagnie : Le menteur volontaire
- IV. Un peu d'histoire : le livre de Job dans la Bible
- V. Présentation du travail réalisé par la compagnie
- VI. Quelques pistes pédagogiques
- VII. Article de presse



© Gérard Llares



PROLOGUE...

« C'est une pièce techniquement complexe et d'une violence dérangeante : elle était donc réputée immontable. Mais à mes yeux, elle est moins insupportable que les journaux télévisés ou certaines séries. » assure Laurent Brethome



Citation célèbre choisie par la compagnie Le menteur volontaire

« Nous savons que l'art n'est pas la vérité, l'art est un mensonge qui nous fait comprendre la vérité, du moins la vérité qu'il nous est donné de pouvoir comprendre »
Pablo Picasso



« Notre croyance va vers un théâtre festif et généreux, tout entier tourné vers le texte et l'acteur.

À nos yeux, ceux-ci ont encore et toujours vocation à "enchanter le monde" rien de moins. Nous nous interrogeons sur le sens de l'histoire et des hommes, nous dénonçons, nous condamnons, parfois, tout en revendiquant notre condition d'artistes, sans chercher à nous substituer aux politiques, analystes, sociologues et journalistes. "Acteurs plutôt que commentateurs" telle pourrait être notre devise. Le poète selon nous est là pour écrire le monde et nous, "hommes de théâtre", sommes là pour le dire. Nous cherchons à transmettre cette émotion, cette énergie, cette violente intuition de l'absurdité du monde le plus joyeusement possible à nos contemporains. »

La compagnie Le menteur volontaire

DISTRIBUTION

Texte français

Jacqueline Carnaud, Laurence Sendrowicz
éditions Théâtrales dans le volume "Théâtre Choisi II, pièces mythologiques"

Assistante mise en scène **Anne-Lise Redais**

Stagiaire mise en scène **Carole Melzac**

Conseiller dramaturgique **Daniel Hanivel**

Scénographie costumes **Steen Halbro**

Lumière **David Debrinay**

assisté de **Rosemonde Arrambourg**

Musique **Sébastien Jaudon**

Avec

Fabien Albanese

Antoine Herniotte

François Jaulin

Hélène Marchand

Denis Lejeune

Céline Milliat-Baumgartner

Geoffroy Pouchot-Rouge-Blanc

Anne Rauturier

Philippe Sire



I. BIOGRAPHIE DE HANOKH LEVIN

Hanokh Levin

Israël – 1943 – 1999

Né à Tel-Aviv en 1943, décédé prématurément en 1999, Hanokh Levin, figure majeure du théâtre israélien contemporain, nous a laissé une cinquantaine de pièces de théâtre, ainsi que plusieurs recueils de poésie et de prose. S'il doit une entrée en scène fracassante et sulfureuse à ses textes politiques (il dénonce dès 1969, dans son premier cabaret *Toi, moi et la prochaine guerre*, l'engrenage de violence induit par la politique d'occupation de son pays après la guerre de 1968), ce sont ses comédies qui, à partir de 1972, lui ouvrent en grand les portes du monde théâtral. *Yaacobi et Leidental*, qui sera aussi sa première mise en scène, peut être considéré comme la pierre (tri)angulaire de « l'ère Levin » en Israël, période de plus d'un quart de siècle (jusqu'en 1999) rythmée par une création presque tous les ans et presque toujours dans une mise en scène de l'auteur.

Les années soixante-dix voient donc naître les personnages levinieniens, ces petites gens dont le principal problème dans l'existence... est l'existence elle-même, principalement la leur ; qui rêvent de courir le marathon sans se rendre compte qu'ils ont mis les pieds dans des chaussures de plomb. Ils s'appellent Kroum, Popper, Yaacobi, Potroush, Kamilévitch, et nous racontent tous ce combat perdu d'avance qui nous est commun, à nous autres, êtres humains. Insérés dans le microcosme du couple, de la famille ou du quartier, ces atteints de médiocrité aigüe ont beau essayer feintes sur feintes, ils ne leurent personne : c'est bien de nous qu'ils parlent et c'est bien nous qu'ils touchent. Nous qu'ils sauvent aussi, grâce à l'humour irrésistible d'un auteur qui ne peut que ressentir une infinie tendresse envers leur/notre maladresse constitutive.

Le succès étant au rendez-vous, Levin, qui dès le début des années quatre-vingts peut travailler sur toutes les grandes scènes de son pays, commence à chercher de nouvelles formes d'écriture et d'images scéniques.

Il puise tout d'abord dans les grands mythes (*Les Souffrances de Job*, *Les Femmes de Troie*) puis façonne son propre théâtre épique (*L'Enfant rêve*, *Ceux qui marchent dans l'obscurité*) qui se cristallise en "drame moderne" au service duquel il met son langage théâtral si particulier, mélange de provocation, de poésie, de quotidien, d'humour et de formidable générosité.

Consacré par les prix israéliens les plus prestigieux, il n'en continue pas moins d'affirmer ses opinions à travers des textes politiques écrits au vitriol, ce qui lui vaut en 1982 de voir sa pièce *Le Patriote* rapidement retirée de l'affiche et en 1997, de déclencher une

nouvelle levée de boucliers avec *Meurtre*.

Comme pour faire la nique à la mort, à qui, pendant trente ans, il a donné la vedette (elle apparaît dans toute son oeuvre, c'est elle qui, toujours, dans un dernier éclat de rire, vient asséner la pire des humiliations), Levin, se sachant malade, écrit *Requiem* (ce sera aussi sa dernière mise en scène) puis *Les Pleurnicheurs*, dont il entreprend les répétitions en mai 1999. Réalité qui devient théâtre ou théâtre qui devient réalité, il dirige de son lit d'hôpital des acteurs qu'il cloue sur un lit d'hôpital tandis que d'autres – le personnel soignant – leur jouent, en guise de "divertissement", la tragédie d'Agamemnon... Une mort qui le rattrape sans lui laisser le temps de voir aboutir son projet. Le 18 août 1999 Hanokh Levin s'éteint après un combat de trois ans contre le cancer.

Grâce à la Maison Antoine Vitez qui, en 1991, a été la première institution à soutenir l'entreprise de traduction des pièces de Hanokh Levin, l'oeuvre de ce grand auteur a pu atteindre le monde du théâtre français, qui s'est petit à petit ouvert à son écriture si singulière.

II. SES TEXTES EN LANGUE FRANÇAISE

- Douce vengeance et autres sketches

2008 français France Édité par Théâtrales (Editions)

Pièce(s) de théâtre

- **Les Insatiables** (2008) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Popper** (2007)

- **Meurtre** (2003) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Que d'espoir !** (2003) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Shitz** (2003) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Kroum l'ectoplasme** (2001) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Yaacobi et Leidental** (2001) français France Édité par Théâtrales (Editions)

- **L'Enfant rêve** (2000) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Gounkel et les Popokh** (Une Laborieuse entreprise) (2000) Édité par Théâtrales (Editions)

- **Une Laborieuse entreprise** (2000) Édité par Théâtrales (Editions)

Les Souffrances de Job (2000) Édité par Théâtrales (Editions)

III. LA COMPAGNIE : LE MENTEUR VOLONTAIRE

Une famille de théâtre

La compagnie Le menteur volontaire voit le jour en 1993. En 2001 son directeur artistique, Philippe Sire, comédien et pédagogue, décide de recentrer le projet de la compagnie autour d'un noyau de jeunes comédiens croisés dans son parcours d'enseignant (la plupart ont démarré leur formation aux Conservatoires de La Roche-sur-Yon ou de Grenoble et poursuivi leurs études au sein de grandes écoles de théâtre).

Après sept années, Philippe Sire, décide de confier à Laurent Brethome la définition d'un projet artistique et d'un programme de créations pour les années futures, ouvrant ainsi une nouvelle étape dans la vie de la compagnie.

Implantation, diffusion

Le menteur volontaire a choisi d'asseoir son implantation à La Roche-sur-Yon, ville qui est à l'origine de la vocation de bon nombre des équipiers de cette aventure. Depuis plusieurs années la compagnie a entrepris d'y fidéliser un public à travers la mise en place d'un festival annuel, Esquisses d'été, dont le succès n'a cessé de s'accroître, et de plusieurs créations, la plupart initiées et mises en oeuvre par Laurent Brethome, metteur en scène ou comédien selon les projets. Ces productions sont diffusées en Pays de la Loire et dans la Région Rhône-Alpes (Lyon, Grenoble, Loire, Drôme).

Projet artistique

Durant cette période, la compagnie a, dans un premier temps, orienté son travail autour d'écrivains et d'oeuvres phares, avec le souci d'y amener des publics souvent peu habitués à les fréquenter. Sous l'impulsion de Laurent Brethome, une nouvelle orientation du projet a été de découvrir des auteurs et des textes moins repérés. Dans les créations du Menteur volontaire, le travail de l'acteur est privilégié dans le but de revendiquer un jeu engagé et toujours au coeur de la théâtralité.

L'équipe du Menteur volontaire poursuit son exploration de Hanokh Levin, écrivain israélien, auteur dramatique majeur de la fin du XXe siècle dont l'oeuvre n'a cessé de livrer ses richesses, au travers de nombreuses mises en scène, ces dernières années. Après la comédie satirique Popper et la farce grinçante La Reine de la salle de bains, présentées au Grand R en 2006, Les Souffrances de Job montre une autre veine d'écriture. Revisitant une histoire empruntée à la Bible, elle se donne à lire comme un poème dramatique au souffle mythologique. La pièce débute par la vision d'un homme, Job, repu à la fin d'un banquet. Des messagers de la misère viennent lui annoncer qu'il a tout perdu et se chargent de le dépouiller de tout, jusqu'à ses dents en or... On assiste à la lente agonie d'un homme nu, au

propre comme au figuré, au travers d'une série de rebondissements autant burlesques que tragiques. Dans ce monde-là, l'inacceptable est monnaie courante et l'Humanité n'a que vaines paroles à offrir en réponse à l'injustice. De là à douter de l'ordre universel... Sous la houlette de Laurent Brethome, huit comédiens, autour de Philippe Sire qui interprète Job, prennent à bras le corps cette pièce encore jamais montée en France. Avec une énergie et un désir irréprouvés. Un vrai projet d'équipe. Une aventure.

IV. LE LIVRE DE JOB SELON LA BIBLE : UN PEU D'HISTOIRE

Le Livre de Job constitue un des chefs-d'oeuvre de la littérature hébraïque ancienne, sans doute, comme le suggère Spinoza, écrit en araméen ou en arabe puis traduit plus tard en hébreu. Rappel : Job, jusqu'alors riche et comblé par la vie est frappé par une rafale de calamités inexplicables. Il est poussé par sa femme à maudire Dieu, et harcelé par des «amis» qui, sous prétexte de le plaindre, cherchent à lui faire avouer un péché qu'il aurait commis et dont sa disgrâce serait l'effet. Job ne fléchit pas et réclame que Justice soit faite allant jusqu'à appeler Dieu comme témoin devant Dieu, comme juge...

Philosophes, poètes et psychanalystes ont consacré de vastes études à ce « mythe ». Si notre Europe est familière avec ceux issus de Grèce, elle connaît mal ceux issus d'autres civilisations surtout quand ils contribuent encore à une religion vivante. Mais philosophiquement, rien n'empêche de considérer Job comme un mythe...

« Dans le langage courant, le mythe signifie tout ce qui s'oppose à la réalité. Pour les sociétés primitives, le mythe est censé exprimer une vérité absolue, parce qu'il raconte une histoire sacrée, qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans un temps sacré des commencements (in illo tempore). Étant réel et sacré, le mythe devient exemplaire et par conséquent répétable, transformable, plastique, car il sert de modèle. »

Mircea Eliade

Formellement, le texte se présente comme poème, voire poèmes au pluriel car les exégètes penchent pour une écriture multiple réalisée sur plusieurs siècles. La similitude du livre avec un découpage théâtral a frappé. En 1587, Théodor Beza a divisé le livre en actes et scènes. Il y a donc comme une continuité à ce que le plus brillant poète dramatique israélien, et l'un des auteurs mondiaux les plus importants du XXe siècle, Hanokh Levin, s'attaque à ce mythe et aborde la "question de la Justice". Et face à cette transposition dramatique, Levin retourne formellement à un découpage littéraire. La première partie de sa pièce suit le livre mais il en perturbe le déroulement en proposant des causes ma-

térielles et "réalistes" aux injustices que Job subit. Il place l'oeuvre au temps des conquêtes romaines. Une fois Job empalé pour avoir refusé de renier Dieu, il est exhibé dans un cirque. Dans la scène ultime de l'agonie, il nie l'existence de Dieu, sans qu'on puisse déceler s'il s'agit d'une conséquence de la souffrance absolue ou une décision délibérée. Hanokh Levin est trop fin et respectueux de son public pour imposer un sens... La pièce oscille entre la tragédie, le burlesque et la comédie musicale, la pièce étant ponctuée dans un effet de distance, par des chansons.

Comme le dit Nurit Yaari (1) : « cette collusion de l'horreur et du sublime cherchait à provoquer dans le public une prise de conscience, à le tirer de son sommeil moral pour le conduire à l'humanisme et à la tolérance ».

(1) *Conseillère artistique du Théâtre Khan de Jérusalem, elle est professeur et directrice du département d'études théâtrales de l'université de Tel-Aviv, spécialiste du théâtre grec antique, israélien et français contemporains Daniel Hanivel*

V/ PRÉSENTATION DU TRAVAIL RÉALISÉ PAR LA COMPAGNIE ET DIRIGÉ PAR LAURENT BRETHOME

...par Laurent BRETHOME, lui-même.

La fable vue par le metteur en scène

« Chez Job. Fin de banquet. Repus, les convives sont affalés autour de la table recouverte des reliefs du festin. » C'est par cette didascalie que débute la pièce d'Hanokh Levin.

L'histoire ?

Un homme, Job, digère dans une fin de banquet où l'opulence et la richesse se côtoient. Les mendiants succèdent aux mendiants pour se partager ce qui reste des restes. C'est alors qu'intervient, en une suite ininterrompue et implacable, une série de messagers de la misère qui vont annoncer à Job qu'il a perdu toutes ses richesses.

Les huissiers se chargent d'enlever à Job tout ce qui peut lui rester... jusqu'à ses dents en or.

Les retombées du travail d'une vie s'évanouissent en une nuit.

Si la main qui a pu nourrir ses enfants ne peut plus fournir le pain, elle peut au moins se montrer aimante... Hélas pour Job, ce sont les messagers de la mort qui se chargent de lui enlever toute possibilité de descendance...

Reste la santé... Jusqu'à ces démangeaisons terribles (la gale ? la peste ?) qui se chargent de le laisser nu, sans vêtements, nu comme sorti du ventre de sa mère. L'histoire peut alors recommencer.

Levin peut ainsi se détourner de la fable originelle, redonner le pouvoir à l'armée, faire encore plus de mal à Job, poser un état de non droit et même nous emmener au cirque...

Et Dieu dans tout ça ?

Écrite en 1981, *Les Souffrances de Job* appartient au cycle des pièces mythologiques.

Dans cette pièce, Levin se tourne vers le mythe de Job pour donner à son argument dramatique une forme métaphorique et théâtrale et tenter de créer une tragédie moderne.

Il nous renvoie l'image d'un monde qui accepte l'inacceptable. Un monde où il n'y a pas de Dieu et où l'humanité n'a que de vaines paroles à offrir face à l'injustice. Sa pièce pose la question de savoir si la souffrance du Juste doit faire douter de l'ordre universel.

Jamais sans doute la pensée de Levin n'aura été aussi loin dans son audace.

Jamais l'affirmation de l'homme n'aura été portée aussi loin.»

Laurent Brethome

L'approche du metteur en scène

J'ai rencontré l'écriture d'Hanokh Levin en 2003 en jouant, puis en assistant François Rancillac sur la création de la pièce *Kroum l'Ectoplasme*. Je me suis alors plongé, grâce à la bienveillante collaboration de la traductrice Laurence Sendrowicz, dans l'oeuvre de cet auteur. Après avoir monté une comédie avec chansons, *Popper*, une comédie satirique, *Reine de la salle de bain*, et un cabaret musical, Dieu dit : Que la lumière soit... et tout resta noir !, je décide aujourd'hui de m'immerger dans l'univers d'une de ses pièces mythologiques, *Les Souffrances de Job*. Le désir de monter cette pièce est multiple, complexe et périlleux.

En pleine tournée de *Popper* (créé en janvier 2007 à la Comédie de Valence, Centre dramatique national), nous avons entrepris, avec l'équipe du Menteur volontaire, d'entamer un cycle de lectures de toutes les pièces traduites d'Hanokh Levin.

Mon attention s'arrêta particulièrement sur cette visitation du mythe de Job.

« Extraordinairement... in-montable... » furent mes premières pensées...

Fasciné par cette histoire et la manière dont Levin avait de discuter avec le mythe, je ne décidai pas immédiatement de la monter mais plutôt d'interroger mon désir de la mettre en scène et de faire violence à ce garde fou de la représentation qui me projetait sans cesse dans une épreuve de force avec la réalité du plateau. C'est à force de relectures et de conversations avec mes divers collaborateurs (dramaturge, scénographe, assistante...) que j'ai pu me persuader de trouver les raisons suffisantes et fondamentales de vouloir faire entendre ce texte.

Extérieur / intérieur

Extérieur : monter cette pièce, c'est dialoguer avec le monde car elle est affreusement contemporaine de ce qui se joue dans nombre de conflits, c'est interroger un endroit de perception de la souffrance humaine provoquée par toute forme de croyance. Intérieur : monter cette pièce, c'est pour moi franchir un pallier dans mon parcours de metteur en scène, monter une pièce difficile et complexe et m'obliger à ne pas rester dans le giron douillet des comédies. M'imposer l'inconfort d'une pièce qui me semble être un défi à tout principe de réalité et ne pas m'embourgeoiser dans la commodité de ce que je peux savoir faire.

Une confrontation

Cette pièce en huit chapitres est clairement divisée en deux parties. L'une où Levin est en totale intertextualité avec le Livre de Job, l'autre où l'auteur se libère de la fidélité au récit biblique pour dialoguer avec l'insensé. Sublime qui côtoie le pathétique... ou inversement... c'est dans cet extrême que se situe la grandeur de ce texte.

Dans une économie des mots quasi contraire à tout récit épique, Levin reconstitue une fresque sensible et virevoltante, une histoire magnifique, très simple à suivre, qui traite de manière ordinaire des situations extraordinaires (c'est en ce sens un principe totalement inversé de ses comédies, où sous des situations banales, Levin nous parle de choses fondamentales).

Il s'agit pour moi de concevoir la mise en place du jeu, de revenir à des fondamentaux quasi- scolaires.

Unité de lieu : l'action passe du tout au rien, du sol au plafond, de l'abondance chaude et humide d'un banquet surchargé en pleine digestion à la putréfaction froide et sèche d'un corps empalé et suspendu vers le ciel. Partir d'un endroit où la vie stagne pour aller vers un autre où la mort rôde.

Unité de temps : même si rien n'est précisé, je pense que l'action se déroule en une nuit, et que ce temps lunaire n'est que la métaphore d'une vie. La force du mythe de Job se situe dans ce qu'il a d'implacable en ce sens que le temps est action.

Unité d'action : l'action de cette pièce découle avant tout de la parole. Même si on peut le penser de toute œuvre dramatique, je crois que c'est d'autant plus implacable dans cette pièce, car chez Levin c'est la parole qui entraîne tout changement. Le verbe est une grande faucheuse qui entraîne Job vers son destin et le sépare de tout ce qui lui est cher. Le verbe est Dieu. Le principe des trois unités est bouleversé dans cette pièce, en ce sens où tout est action. Tout est mouvement, rien n'est figé.

Cela débute par une vie trop remplie qu'on dépose dans un immense entonnoir pour en laisser échapper, par une toute petite extrémité, le corps d'un homme décédé.

La première tirade de Job commence par : « Qu'est-ce qu'un homme rassasié ? » ; sa dernière tirade débute par « Qu'est-ce qu'un homme empalé ? »

Partir d'un trop plein de vie pour aller vers une petite mort...

Penser bien entendu à l'orgasme et l'interroger en plateau...

Parler du chemin d'un metteur en scène et d'une équipe qui l'entoure. Ce projet n'est pas seulement pour moi une nouvelle aventure, c'est la prolongation d'un projet artistique commun mené avec la Compagnie Le menteur volontaire. C'est le prolongement d'une identité théâtrale, défendant des valeurs communes et tentant de replacer l'acteur "au centre" de toutes préoccupations. Ce projet sera également pour moi la fermeture d'une parenthèse de vie avec Hanokh Levin.

Laurent Brethome

Scénographie et costumes

Ils seront neuf. Neuf pour tenir sur leurs épaules une trentaine de rôles. Hormis le comédien qui interprètera Job, tous les autres incarneront son "cauchemar collectif". Au-delà des contraintes financières, c'est avant tout un choix artistique qui m'entraîne à cette extrémité de distribution. Il me semble fondamental de convoquer sur le plateau une troupe de comédiens, tantôt mendiants, tantôt clowns tristes, tantôt militaires.

Pour le public, s'appuyer sur l'acteur qui joue Job comme un fil rouge, voir ses camarades qui l'entourent s'amuser de sa déchéance, au grand jeu de la métamorphose et de la multiplicité des apparitions. Raconter l'implacable qui s'abat sur Job ; métaphoriser physiquement la torture morale et corporelle d'un grand pantin maltraité par ses petits camarades.

Neuf donc pour tout jouer. Neuf à tout articuler. Neuf sur le plateau comme autant de musiciens, de chanteurs, de machinos ou de danseurs.

Raisonnement le plateau comme un espace de vie désarticulé où l'on ne cache rien, un espace de mort en devenir, entièrement géré par les comédiens en plateau, un espace dédié entièrement à Job, à ses joies et à ses douleurs. Donner à la « tribu » un espace de jeu suffisamment grand pour permettre la mise en place de la magie théâtrale, de celle qui devra s'écrire chaque soir sous les yeux de chaque spectateur, d'une magie qui crée une grande machine de jeu implacable, broyante, bruyante, drôle et tragique.

La scénographie se construit sur une idée simple

Désireux dans un premier temps de partir d'un "trop plein de" (vie) pour aller jusqu'à "une petite" (mort), il me semblait fastidieux d'être dans une représentation naturaliste des choses, voire dans l'illusion. C'est

donc dans un principe total d'allusion que nous allons concevoir cette scénographie.

Le procédé scénographique est à la fois très simple et délicieusement complexe : une toile. Une toile de quinze mètres sur vingt environ, reliée en divers points par des guindes et des poulies qui permettront de lui donner tantôt la forme d'un mur, tantôt d'une table, d'un chapiteau ou d'un entonnoir. Cette toile peinte de manière réfléchie pourra en divers points se déchirer pour laisser place à des apparitions d'objets ou de corps. Manipulée à vue par les comédiens en plateau, elle sera un grand prétexte à jouer, ombre projetée bienveillante ou terrifiante selon l'usage. Être dans l'allusion, c'est également une nécessité pour traiter les problèmes posés à la mise en jeu (nudité de Job, empalement, absorption de vomi par les mendiants). Il faut trouver l'endroit où la poésie s'exprimera sans occulter les défis lancés par Levin au metteur en scène.

Sans détailler par avance les problèmes qui se régleront pendant le temps de la répétition, je pense pouvoir néanmoins aujourd'hui avancer un exemple de résolution qui conditionnera l'ensemble du travail.

La nudité de Job, par exemple, est une chose difficile à appréhender. Il ne me paraît pas intéressant d'imposer pour le comédien et pour les spectateurs la vision d'un homme nu les trois quarts de la pièce. Après avoir travaillé avec le scénographe sur l'esthétique de l'ensemble du spectacle, il m'a semblé important au milieu d'une pièce si "noire" de la décliner sur un ensemble en coloris de gris et de blanc.

L'univers mis en place sera extrêmement sobre, voire très "beau".

La pièce s'étirant dans le sang et la crasse, il me paraissait important de ne pas être dans un commentaire du récit et donc de lui opposer une esthétique résolument clinquante. Job sera normalement vêtu en blanc de la tête aux pieds, seul son visage ne sera pas recouvert par la toile du vêtement. Lorsqu'il devra enlever ses habits pour passer au stade de la nudité, son corps sera entièrement peint en gris. Ce corps, déformé ou magnifié par cette nouvelle peau, sera une bienveillante protection pour l'acteur et un léger film transparent pour le spectateur.

Allusion...

LAURENT BRETHOME

Extrait

CHAPITRE II : LES MESSAGERS DE LA MISÈRE

Job et les convives sont assoupis. Entre le Premier Messager de la misère.

Premier messager – Seigneur, j'apporte une mauvaise nouvelle. (un temps)

Une mauvaise nouvelle, Seigneur. (Job ne réagit pas. Le messager lève la voix)

Seigneur, une très mauvaise nouvelle.

Une très très mauvaise nouvelle.

(il secoue Job)

Excusez-moi d'insister, Seigneur, mais c'est comme ça avec les mauvaises nouvelles – je n'y suis pour rien – elles arrivent toujours de nuit, celui à qui on doit les annoncer dort, nous, on est obligés de le réveiller, pas question de le laisser un instant de plus dans l'ignorance de son malheur. (il secoue Job plus énergiquement)

Seigneur, j'ai une très mauvaise nouvelle, pour vous, elle vous est destinée en propre, rien à faire, je dois vous l'annoncer !

Job – Ne crie pas, je digère !

Premier messager – Eh bien, Seigneur, voyons comment vous allez digérer celle-là : un tremblement de terre a détruit votre mine de fer au Liban.

Cent quatre-vingts esclaves ont péri, enterrés vivants.

Job – (se redresse, abasourdi)

Démens ! Si tu as une once d'humanité – démens ce que tu viens de dire !

Premier messager – Quand bien même le ferais-je ; les murs qui se sont écroulés se redresseraient-ils ?

Job – Ma petite mine de fer !

Ma petite mine de fer chérie !

Je sais maintenant ce que ressent

Un homme à qui on arrache un bras et une jambe.

Cette mine de fer au Liban, c'était la moitié de mes biens.

Il se lève.

Premier messager – Où allez-vous, Seigneur ?

Ce qui devait être fait – a été fait ;

La police enquête.

Vos comptables dressent le bilan.

Vos avocats rédigent les demandes d'indemnisation qu'ils vont envoyer à Rome, au Trésor impérial.

L'empereur ne s'est-il pas porté garant des capitaux investis dans le développement de ses colonies ?

Il sort.

Job – Voilà, il m'arrive ce qui n'arrive qu'aux autres.

Pire encore.

Oui, il m'arrive le pire.

Si chaque homme ici-bas doit avoir sa part de douleur et de souffrance,

J'ai payé mon tribut.

Merci, mon Dieu, maintenant je suis quitte.

Peut-être serait-il intéressant de glisser tout au long du propos différentes représentations de la souffrance. Dans les pistes pédagogiques que je vous propose, je cite des artistes...

VI. QUELQUES PISTES PÉDAGOGIQUES

- Possibilité de travailler autour des thèmes : la justice, force et fragilité de nos convictions, la compassion, la violence, la souffrance.
- Un travail s'impose sur le lexique du mal dans le texte de la pièce.

Sur le thème de la souffrance :

- une réflexion de chacun sur Qu'est-ce que souffrir ? sur Qu'est-ce qui me fait souffrir ? sur Comment se manifeste la souffrance ? Quelles en sont les causes ? sur Quelles sont les conséquences ?

- A la fin du texte de Hanokh Levin, l'agonie de Job est donnée en spectacle dans un cirque. Faire réfléchir les élèves sur la façon dont les médias exposent la misère au monde.

Une recherche via internet, sur les différentes représentations de la souffrance : Peintres : Picasso, Dubuffet, Bacon, Munch, Magritte...

Sculpteurs : Gonzales, Giacometti, A. Messager, T. Kudo... pour rester dans les représentations récentes mais on peut évidemment procéder à un travail de recherche à travers les siècles. Et ainsi, montrer l'évolution des représentations sur ce thème.

- en interdisciplinarité, étude du thème de la souffrance universelle : en histoire, en musique, en EPS (danse)

- Etude de quelques tableaux de Gustave COURBET pour travailler sur les expressions de la souffrance à travers des portraits

Le texte de Hanokh LEVIN, une tragédie de notre temps. Analyse d'extraits

Lister les questions qui se posent à travers le texte de Hanokh Levin pourvoyeur d'interrogations : l'homme rassasié est-il engourdi ? Un malheur en chasse-t-il un autre ? A combien estime-t-on la vie d'un homme ? Y-a -t-il pire que le pire ? Et le divin dans tout ça ? Comment utilise-t-on Dieu pour manipuler les gens ? et d'autres...

Analyse comparative entre le texte de Hanokh Levin et le livre de Job, en particulier la fin du texte : La mort de Job D'après-vous, pourquoi l'auteur choisit-il de faire mourir Job dans le texte de la pièce ?

Analyse du film de Joël et Ethan COEN 2010 *A Serious Man, Variation sur le livre de Job* (tous les malheurs du monde s'abattent sur un homme bon) qui révèle un peu plus au grand jour le thème souterrain qui coule sous tous les films de COEN : celui d'un monde apparemment absurde où le sens de nos actes fait débat, ou l'on ne


sait pas s'il y a une corrélation morale entre nos actes et les bonheurs et les malheurs que l'on reçoit de la vie.

Travail autour des choix scénographiques de Laurent BRETHOME

VII - ARTICLE DE PRESSE

« S'il faut être fou pour oser toucher au plus beau poème en prose de la Bible qu'est le Livre de Job, il faut l'être tout autant pour se coller à celui qui lui a fait subir un tel traitement. Heureusement, il y a encore des créateurs à léger grain, suffisamment irrespectueux pour bousculer les classiques et les faire sortir de leurs gonds. Ce qu'ont fait le grand dramaturge israélien Hanokh Levin (1943-1999) en écrivant sa pièce *Les souffrances de Job* (Editions Théâtrales/ Maison Antoine Vitez) et le jeune metteur en scène français Laurent Brethome en la portant sur les planches. Qu'ont-ils fait de ce mythe universel du Juste souffrant en proie à l'énigme du Mal ? Une tragédie de notre temps. Radicale, violente, burlesque, dérangeante. On ressort sonné, pensif et heureux du théâtre de Villefranche-sur Saône où elle vient d'être créée pour la première fois en Europe. Si le théâtre n'a pas pour seule fonction de distraire mais aussi de perturber par une prise de conscience, c'est réussi.

La pièce commence par la fin du livre, avec un Job rassasié de jours, et non "repu", comme l'ont voulu les traductrices Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz dans le souci constant de rendre au mieux les sons et le rythme de l'auteur. Celui-ci a tordu le texte biblique (ici dans l'édition Segond et là dans la traduction d'Ernest Renan), l'un des plus commentés au monde depuis des siècles, et le cite d'ailleurs assez peu. Pourtant la fable est bien là, ainsi résumée et actualisée : "A la suite d'une série simultanée de catastrophes politique, naturelle, professionnelle, familiale et physique, un riche PdG en vient à mourir faute d'avoir à temps renié son Dieu." Le personnage est bien dans son rôle, ainsi que les trois amis ; seule la femme de Job a disparu. Que disent-ils avec force ? Que si Job est de ce monde, Dieu ne peut y être. Que l'orgueil a partie liée avec la mort. Qu'il n'y a rien d'autre dans la souffrance que de la souffrance. Qu'il n'y a pas de grâce dans la création. Que Dieu n'existe pas. Ils ne le disent pas, ils le crient car un homme qui souffre en silence n'intéresse plus personne. C'est un déferlement d'imprécations qui saisit le spectateur dans une mise en scène particulièrement dense, riche et inventive. Tout



le lexique du Mal y passe à l'exception du mot lui-même dans une permanente collusion de l'horreur et du sublime, comme l'a relevé Nurit Yaari, la meilleure spécialiste de cette oeuvre dans un essai très complet sur Le théâtre de Hanokh Levin (155 pages, 18 euros, Editions Théâtrales). Avec Daniel Hanivel, son conseiller dramaturgique, le metteur en scène s'est employé à tresser les fils entre le temps historique et le temps mythologique tout en étant convaincu que Levin récusait tout sens explicatif justifiant pourquoi les faits adviennent. Dans une formidable imagination visuelle, ils ont fait de Job, grand propriétaire mis à l'épreuve par Dieu et Satan, un gros baigneur au lexique infantile qui gratte ses croûtes et ses pustules en gémissant sur son sort.

Hanokh Levin, dont la sensibilité était proche de la gauche pacifiste, se disait athée. Les religieux, à commencer par ceux d'Israël, ont été l'une de ses cibles de choix. Toute son oeuvre en témoigne. Athée, sa pièce ne l'est pas pour autant car dans les hauteurs et les profondeurs où elle nous emmène, elle a vraiment partie liée avec le sacré, étant entendu qu'il ne se trouve pas nécessairement dans les temples. Il faut avoir le souci de Dieu pour le fouler aux pieds avec une telle rage et une telle constance. "C'est une pièce techniquement complexe et d'une violence dérangement : elle était donc réputée immontable. Mais à mes yeux, elle est moins insupportable que les journaux télévisés ou certaines séries", assure Laurent Brethome. En trois ans, il a sollicité une cinquantaine de directeurs de lieux ; ils ont tous motivé leur refus en arguant de la dimension épique de la pièce, avant de convenir que la nudité de Job et sa torture au pal leurs semblaient immontrables. Il est vrai que Philippe Sire, exceptionnel dans le rôle-titre, passe la deuxième moitié de la pièce la queue à l'air, nu comme un ver et, dirait-on, après s'être roulé dans la peinture, vert comme un nu ; et dans la dernière demi-heure, il est juché à plusieurs mètres en hauteur avec un pal dans le cul pour le forcer à renier Dieu, à quoi il finit par se résoudre durant son agonie sans que l'on sache si c'est pour ne plus souffrir ou pour se ranger aux arguments de ses amis ; le sens n'est pas fermé, c'est au quatrième créateur, autrement dit le spectateur, d'en tirer les leçons : "C'est un plaisir de jouer une pièce pareille même si j'ai été un peu stressé à la perspective d'être empalé. Ou plutôt de tomber de là-haut. Sinon, quelle jubilation de jouer avec Dieu ! Moi qui suis agnostique, quand on me suspend, j'en arrive à me dire que je suis dans Ses bras et que s'il veut se manifester, c'est l'occasion ou jamais en ne me laissant pas tomber". Un comédien peut être très pudique en privé ou devant ses camarades mais beaucoup moins face au public qu'il ne voit pas. Cette mise à nu est tout de même "la" transgression. Pourtant, Philippe Sire, pour qui cela n'allait pas de soi, assure

qu'il est beaucoup plus stressé à la pensée de jouer Antiochus dans Bérénice l'an prochain "à cause de la langue et des alexandrins". Effroi du spectateur à la première vision aussitôt rattrapé par le rire de Levin : "Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qu'un hémorroïde ?". Encore ignore-t-il que durant tout le travail sur la pièce, le titre provisoire était "Empalé de ton père!". Laurent Brethome a réussi son pari en forme de défi : ne pas verser dans le pathos ni dans le faux lyrisme tout en faisant entendre le texte. Au propre comme au figuré car la diction de la troupe (la compagnie Le menteur volontaire) est si parfaite que, chose rare au théâtre, on ne perd pas un mot malgré la musique et la bruyante énergie qui se déploie sur le plateau, notamment lorsque le spectacle se mue vraiment en farce et s'achève en cirque et cabaret, nous abandonnant sur la tragédie grotesque d'un homme embroché. Assez loin de toute cette compassion que l'on trouve généralement au coeur des réflexions sur Job.

La pièce va effectuer une tournée dans toute la France. D'abord à la Roche-sur-Yon, même si les jeunes supporters de Philippe de Villiers ont écrit au metteur scène pour le prévenir : "La pièce est anticléricale : nous ne garantissons pas ce que nous ferons le soir de la représentation". Puis à Beaupréau, Nantes, Meylan, Décines... Paris peut toujours attendre : aucun directeur de salle ne s'est déplacé jusqu'à la région lyonnaise pour assister au spectacle. Une fois n'est pas coutume, il ne reste plus qu'aux parisiens à se rendre aux Souffrances de Job là où elles seront puisqu'elles ne viendront pas à eux. On n'a pas fini d'entendre parler de Hanokh Levin. Depuis quelques années, c'est l'un des auteurs étrangers favori des metteurs en scène. Une quarantaine de productions sont prévues en 2010 en France. Job et son "problème", cet "excès du mal" qu'a si bien analysé le philosophe Philippe Nemo comme cette chose "en excès" qui n'est intégrable à aucune pensée humaine ni à aucun ordre, on n'a pas fini non plus d'en entendre parler. Cela dure à peu près depuis la nuit des temps et devrait se poursuivre à peu près jusqu'à la consommation des siècles.»

Pierre Assouline - Le monde.fr